

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 99 (1954)
Heft: 7

Artikel: Le général Henry Bouguet de Rolle 1719-1765 : vainqueur des Peaux-Rouges, fondateur indirect de la puissance d'un grand état, les États-Unis d'Amérique et précurseur de l'infanterie légère
Autor: Russillon, Marguerite
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le général Henry Bouquet

de Rolle 1719-1765¹.

Vainqueur des Peaux-Rouges, fondateur indirect de la puissance d'un grand Etat, les Etats-Unis d'Amérique et précurseur de l'infanterie légère.

La petite ville de Rolle a donné naissance à plusieurs hommes illustres, dont les plus connus sont Frédéric-César de La Harpe (1754-1838), le libérateur du Pays de Vaud et son cousin le général Amédée de La Harpe, seigneur des Uttins et de Yens (1754-1796), mort glorieusement à Codogno (Italie) au service de la République française.

Il est un homme, ayant acquis la gloire à l'étranger, un autre enfant de Rolle presque inconnu dans sa ville natale, qui jouit encore aujourd'hui d'une célébrité incontestable aux Etats-Unis. Sauf quelques articles parus il y a une cinquantaine d'années dans la *Revue vaudoise d'histoire* sous la plume de M. Aug. Burnand, professeur au Collège de Rolle, et plus tard de M. Henri Yersin dans le *Journal de Rolle*, on savait fort peu de chose sur Henry Bouquet. Or un hasard me fit découvrir sa biographie, écrite à Genève pendant la dernière guerre, en allemand, et parue à Aarau. L'auteur, M. J. Selig a utilisé des documents de première main, soit l'immense correspondance de Bouquet (environ 4800 lettres) déposée au British Museum, ainsi que des documents provenant des archives publiques d'Ottawa (Canada) et de la Historical Society of Philadelphia (Pensylvanie, U. S. A.).

¹ Cet article était écrit lorsqu'un document très important nous a révélé la véritable date de naissance du général Henry Bouquet. En réalité, il serait né en 1719 à Rolle, et non en 1715 comme on le croyait. D'après les registres paroissiaux, il aurait été confirmé en 1735, à l'âge de seize ans. (Note de M. Louis Junod, archiviste, dans la *R.H.V.* 1953 II.)

C'est cet ouvrage qui m'a fourni tous les renseignements que je vais tenter de résumer ici, et qui a le mérite de replacer Henry Bouquet dans son cadre. Il a pour toile de fond la forêt vierge. Français et Anglais se disputent les colonies américaines. La France avait pour alliée le grand chef indien Pontiac. Le portrait de Bouquet ressort extrêmement vivant de cet ouvrage. Malheureusement l'espace me manque pour m'étendre sur la situation géographique et politique de cette Amérique du Nord, d'abord colonie française, puis colonie anglaise, qui, quelque quarante ans plus tard, se détachait de la métropole pour devenir les Etats-Unis d'Amérique (1775-1783) après une guerre de huit ans.

En 1752 les Français battent les troupes anglaises et américaines parmi lesquelles était un jeune officier subalterne : GEORGE WASHINGTON, âgé alors de 21 ans. Le général français CONTRECEUR les avait défaites à *Fort Duquesne*, allié à PONTIAC, le chef indien.

A cette époque, les Anglais sont à l'enfance de leur colonisation qui se poursuit aux Indes, au cap de Bonne-Espérance, en Australie, s'achève dans le Honduras, se discerne en Méditerranée.

Leur défaite en Amérique est la cause d'une levée de troupes. En Angleterre, elles sont rares. Leurs ambassadeurs à l'étranger ont pour mission le recrutement de jeunes officiers de bonnes familles. Les Pays-Bas offrent un terrain favorable. Après la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, de nombreux officiers se rongeaient d'ennui et ne désiraient pas finir leurs jours en Hollande. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'officiers suisses.

La lutte pour la suprématie de la Grande-Bretagne dans le Nouveau-Monde allait commencer.

* * *

Nous pouvons, après ce préambule, revenir au personnage principal de notre récit, HENRY BOUQUET.

Henry Bouquet est né à Rolle en 1719, d'une famille aujourd'hui éteinte. Il était l'aîné de plusieurs filles et d'un

garçon. Son père, qui avait lui-même six autres frères, avait épousé une demoiselle Roguin, d'Yverdon. Ils semblent être morts sans descendance masculine. Le cadet des oncles d'Henry Bouquet, né en 1704, était officier en Hollande. De bonne heure, le jeune homme manifesta du goût pour la carrière militaire, sous l'influence de son oncle et celle du colonel Pesme de Saint-Saphorin. D'ailleurs il y avait peu d'avenir au Pays de Vaud pour un sujet de Berne, Henry n'avait que 8 ans à la mort de Davel, et les de La Harpe ne devaient naître que beaucoup plus tard (1754). L'enfance d'Henry Bouquet a donc dû se passer au milieu de la nature, entre les rives du lac et le Signal de Bougy. Il aura pu faire des escapades vers Nyon ou Yvoire, faire sur l'eau l'apprentissage du courage et en parcourant la Côte, celui de l'esprit d'entreprise et de décision. Rolle était aussi le grand entrepôt des bois que l'on embarquait pour Genève; le jeune homme aura pu voir de près le dur travail des petites gens, apprendre à s'intéresser à eux et à leur parler.

Sa famille, calviniste, lui donna un précepteur, qui, paraît-il, distillait la mélancolie. Mais Henry trouva accès auprès des familles opulentes et cultivées de la région, riches en terres et en vignobles. Peut-être puisa-t-il alors le goût qu'il témoigna plus tard pour la propriété et l'aisance.

Puis un beau jour de février 1732, le jeune homme est en train de caracoler près de la Promenade des Tilleuls dans un uniforme flambant neuf de cadet au régiment Constant, prêt à le joindre aux Pays-Bas avec quelques camarades. On le verra se lier surtout avec l'un d'entre eux, et ce sera pour la vie. C'est FRÉDÉRIC HALDIMAND, d'Yverdon, qui deviendra un jour gouverneur du Canada. Les autres étaient PRÉVOST, de Genève, DUFEZ, de Moudon, WUILLAMOZ, de Lausanne, etc.

La petite troupe se dirige sur Berne, faisant un détour par Saint-Saphorin pour saluer le colonel Pesme, qui l'encourage à lutter contre les Bourbons, sans se douter que l'un de ses auditeurs leur porterait un jour des coups décisifs.

Arrivé en Hollande, Bouquet prend garnison à Maestricht comme enseigne. Il y étudie surtout les mathématiques. Lors

d'une terrible inondation il fait montre de bravoure, est promu caporal, puis sous-lieutenant (1735). En 1738 il passe au service de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, dans le régiment GABRIEL ROGUIN, frère de sa mère. Comme capitaine, il prend part à des batailles de la guerre de Succession d'Autriche, est cité à l'ordre du jour pour ses exploits (à Modène, la Mirandole, Campo-Santo, Alexandrie, Asti, Valence, etc.). A la défense du col d'Exiles ou de l'Assiette, il se trouve pour la première fois en présence de MONTCALM, colonel d'infanterie, qui plus tard devint l'héroïque défenseur de la colonie française du Canada.

Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), Henry Bouquet, nommé major, répond à l'appel du Prince d'Orange Guillaume IV qui recrute des officiers calvinistes pour ses troupes suisses. Il entre dans la garde avec le grade de lieutenant-colonel. En compagnie de son oncle, il fait des tournées d'inspection tout en continuant l'étude des mathématiques et de la stratégie. Ensuite, pendant deux ans, il accompagnera Lord Middleton dans ses voyages à travers la France, l'Espagne, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. C'est ainsi qu'il apprend l'anglais qu'il parla, au dire de ses amis, à la perfection. Après un court séjour à Rolle, il reçoit l'autorisation de s'établir à La Haye.

En 1755, Bouquet n'est pas satisfait de son sort. Haldimand étant passé au service de l'Angleterre, il fait entrer son ami Bouquet au King's Royal American Regiment, avec le grade de lieutenant-colonel en Europe et de colonel en Amérique, car les Anglais n'autorisent pas de plus haut grade dans le service étranger.

Bouquet part donc pour Londres avec son ami CHARLES ROHR, de Schaffhouse. Il y retrouve ses amis Haldimand et les trois frères Prévost, de Genève. Le régiment comprenait plusieurs Suisses romands, entre autres SIMÉON ECUYER, de Neuchâtel (qui deviendra le bras droit de Bouquet en Amérique), DUFEZ, de Moudon, WUILLAMOZ, de Lausanne.

Puis c'est le départ pour l'Amérique, l'arrivée à Manhattan-New-York. Qu'on se représente, au lieu des énormes gratte-

ciel d'aujourd'hui, une étendue serrée de petites maisons hollandaises, telle que nous la montre la plus ancienne vue connue de la ville (1713-1715), due à la plume de Christophe de Graffenried et propriété du musée d'Yverdon.

Bouquet a pour tâche de former les recrues. Elles arrivent de Virginie, en loques, dépourvues de tout. Il doit aussi surveiller l'état des fortifications. Il gagne à lui un dessinateur-cartographe qui écrira un jour sa première biographie.

La population quaker, d'abord hostile, s'humanise peu à peu. Son installation achevée, on envoie Bouquet parader à Philadelphie. Son chef est Lord Loudon. George Washington vient d'y arriver, amer et aigri, après une défaite dont il n'était pas responsable. Il se croit négligé, oublié, condamné à rester dans les rangs des milices. Bouquet le reçoit, mais, pressé par le temps, n'en a pas beaucoup à lui consacrer, et toujours entre eux subsistera un froid et une sorte de fossé infranchissable. Cette négligence du Roi à l'égard de Washington, devait plus tard lui causer la perte des colonies américaines.

On envoie ensuite Bouquet à Charleston, le pays des exportateurs. Il y choisit une habitation, des terrains, et les fait exploiter. A Williamsburg il trouve un accueil sympathique, mais les recrues arrivent en masse et sont fauchées par la fièvre jaune, si bien qu'il faut les rembarquer au bout de 15 jours. En vain Bouquet demande qu'ordre soit mis à un tel état de choses. Tardivement l'erreur de Lord Loudon sera reconnue et Bouquet pourra enfin réexpédier à New-York les cinq compagnies. L'ordre est signé de noms nouveaux : ABERCROMBY, AMHERST et JOHN FORBES, brigadier général commandant du Royal-American.

* * *

On possède deux portraits d'Henry Bouquet, à dix ans de distance. Il a une tête arrondie, auréolée de cheveux noirs. Le regard vif, droit et gai, brille dans ses yeux noirs. Les lèvres un peu charnues et sensuelles, le menton grassouillet,

font penser plutôt à un bon vivant qu'à un soldat. D'apparence soignée, il a tendance à l'embonpoint. Tout son air dénote la perspicacité et de vives réactions. La physionomie affable et bienveillante paraît plus encline à sourire qu'à commander durement.

Sa nature, sans être prodigue, sait être généreuse. Il ne jette pas l'argent par les fenêtres, et sait donner des bases sûres à sa fortune, par une sage gérance et de bons placements de fonds. En Hollande, il avait du succès dans les salons auprès des femmes élégantes ; sa conversation était mi-plaisante, mi-sérieuse. La bonhomie et la bienveillance sont les traits dominants de son caractère.

CONSTRUCTION DE LA ROUTE. — PRISE DE FORT DUQUESNE

Les Anglais, ayant essuyé une cuisante défaite en 1757, se reprennent et organisent trois opérations contre le Canada. La 3^e seule nous intéresse ici. Elle est dirigée contre le Fort Duquesne.

Placée sous les ordres du général Forbes dont Bouquet est l'adjutant-général, la tâche est lourde pour celui-ci. Heureusement les deux hommes se lient d'une solide amitié. Les troupes sont en loques, et puis il faut trouver le matériel nécessaire. Impossible de franchir la montagne : il faut construire une route entre Philadelphie et Fort Duquesne, tenu par les Français ; mais elle doit traverser les territoires indiens et aboutir au cœur du continent américain. Au lieu de partir de Philadelphie, Bouquet prend Carlisle comme point de départ, au dépit des Virginiens. Sur lui retombent toutes les difficultés : mauvaise volonté des provinces, attaques des Indiens, défrichage, abattage des arbres. C'est un Neuchâtelois, THOMAS BASSET, qui avec ROHR, dirige les travaux. Pour comble, Forbes, malade, ne peut quitter Philadelphie.

George Washington, qui doit commander, tarde à venir, quand il arrive enfin avec 2000 soldats, il ne cache pas sa mauvaise humeur et son mécontentement. Il a 26 ans, un

tempérament violent, et accuse Bouquet de conduire l'armée à sa perte par la construction de la route. Bouquet l'accueille avec bienveillance, mais leurs caractères entrent en conflit et toujours subsistera entre eux une gêne sensible.

Au prix de peines inouïes, un premier tronçon de route est établi. On a fait sauter rocs et racines, comblé des marais, établi des ponts et des fascinages sur plus de 400 km. C'était une œuvre remarquable, un miracle de technique pour l'époque.

En 1758 l'Angleterre remporte un succès au Cap Breton, mais reçoit une cuisante défaite de Montcalm à Ticonderoga, entre les lacs George et Champlain. ROHR succombe à une ruse d'Indien, 230 soldats anglais trouvent la mort et le général GRANT, grièvement blessé, est transporté à Fort Duquesne.

Seule la construction de la route peut empêcher de plus grands désastres et miner la résistance française à Fort Duquesne.

La route atteint les Alleghanys. Il faut encore traverser d'immenses territoires indiens. Les chefs sont indécis ; Bouquet cherche à se les gagner et a avec eux d'interminables conciliabules. Enfin des cadeaux de couvertures, d'armes à feu, d'eau-de-vie finissent par avoir raison d'eux. On est au milieu d'octobre. Les Anglais vont tenter une ultime attaque contre le fort.

Alors Washington se presse en avant pour prendre part à l'action qu'il n'a fait que critiquer jusqu'ici.

Après quatre ans de luttes, les Français, à bout, évacuent la forteresse, n'y laissant que la bannière à fleur de lys. Une explosion formidable retentit, les Canadiens évacuent la place.

L'Histoire raconte comment le jeune George Washington, âgé de 27 ans, s'empara de Fort Duquesne pour en faire cadeau aux Anglais.

La réalité est parfois différente : car, lorsque Washington arriva, il n'y avait plus que des ruines fumantes. Le jour même, Bouquet y pénétrait ; mais comme il n'est ni Anglais ni Virginien, l'histoire oublie de le mentionner. John Forbes mourant

signe une lettre de ces mots : « Forbes-Fort Pitt » au nouveau commandant anglais en Amérique : *Sir Jeffrey Amherst*. Par le même courrier part une autre lettre, historique aussi, adressée par Bouquet, grelottant de froid près d'un feu : « Les Français sont partis ne laissant pour toit que le ciel. — Vraiment, c'est froid pour une armée sans tentes »... La lettre est adressée à Miss Nancy Willing, à Philadelphie.

Le 26 novembre, aux sources de l'Ohio, à Monongahela sur la rivière Alleghany, a lieu une revue de 2000 soldats. Un petit fanion virginien est planté par Washington à côté d'un long mât nu où s'élève l'étendard de l'Empire britannique. Hurrah Fort Pitt, Pittsburg ! ainsi nommé d'après le grand ministre de S. M. George II, William Pitt l'aîné !

Mais la route qui, la première, traverse le cœur de la forêt, cette route bâtie par un Vaudois, est baptisée par lui *Forbes-Road*, *Route Forbes*, touchant exemple de modestie de la part de son constructeur. Pendant plus de 80 ans, c'est sur cette route que circuleront les chariots à bœufs des pionniers allant vers l'ouest, et grâce à elle se peupleront les immenses territoires situés entre les lacs canadiens et le Mississipi.

Mais cette route faite, il s'agit de la défendre, et cette entreprise-là durera des années !

1758-1760

Le plus difficile reste à faire : il faut consolider les positions. Une neige épaisse recouvre les montagnes. Les soldats gèlent sous les tentes. Les milices s'étaient retirées. Partout règne le mécontentement. Les soldats désertent. Bouquet doit apaiser les différends, gronder, encourager. En cet hiver si rigoureux, les troupes ont laissé leurs vêtements à l'arrière.

Washington retourne en Virginie, pour se marier. Il épouse *Martha Curtis* qui partagera sa vie pendant 40 ans. C'est un brillant mariage. Bouquet envoya ses félicitations. Il accourt à Philadelphie, à point pour fermer les yeux de Forbes, son ami. C'est à lui, Bouquet, que devrait logiquement revenir

le commandement. Hélas ! Il n'est que « colonel en Amérique ». C'est un autre qui sera appointé à sa place, tandis qu'il est nommé « quartier-maître et inspecteur des forts de l'ouest. »

Il prend ses quartiers d'hiver à Philadelphie, la guerre n'ayant lieu qu'en été. Il décrit ses expéditions dans un opuscule intitulé « Instructions. » Elles sont restées fameuses. Il y parle du rôle des milices. On entrevoit là ce que sera un jour *l'infanterie légère*. Peut-être que si ses conseils avaient été suivis, l'Angleterre n'eût pas eu à déplorer la perte de ses colonies américaines.

Cet hiver-là fut heureux pour Bouquet. Il avait une belle demeure, un nombreux domestique, des meubles précieux, une somptueuse vaisselle. Accueilli dans la famille Willing, il écrivait à Miss Nancy et tissait des rêves de bonheur. Il représentait un beau parti, croyait à la prochaine fin de la guerre, le mariage pourrait avoir lieu, mais voudrait-elle attendre jusque-là ?...

La guerre reprend. Le Canada est toujours fidèle à la France et confiant en Montcalm.

Bouquet est fort occupé. Il a de vastes plans : il faut défendre la route, reconstruire et réarmer les forts, se munir d'hommes et de provisions, avoir l'œil sur les Indiens, tantôt amis, tantôt hostiles. — D'autres difficultés surgissent : les Quakers refusent de participer à la guerre, de donner vivres et munitions, — et la Pensylvanie ne veut pas accorder les crédits nécessaires pour rendre la route praticable au commerce !

Pittsburg, coin avancé dans les colonies françaises, est le centre de ses efforts. Tout est dans un triste état, les murs s'écroulent, les soldats, malades et affamés, sont incapables de les relever. La Route, elle aussi, ne vaut guère mieux après les inondations et les éboulements de l'hiver. La boisson cause des ravages dans les troupes, les Quakers enrichis par la route, retirent leurs chars pour les travaux des champs. Les déserteurs se font trappeurs, instructeurs ou forgerons, ou se sauvent chez les Indiens. Ceux-ci se disent neutres et deviennent arrogants.

Bouquet, en butte aux calomnies, reste inébranlable. Il est heureusement soutenu par son supérieur Lord Amherst. En juin, Pittsburg est agrandi, fortifié : les Français renoncent à l'attaque après avoir fait sauter trois de leurs forts. En 3 semaines la distance entre Pittsburg et Niagara est franchie ; tout l'ouest entre New-York et la Pensylvanie tombe aux mains de l'Angleterre.

La guerre semble terminée. *Québec* tombe en 1759. Victoire trompeuse où *Montcalm* et le jeune général anglais WOLFE tombent presque en même temps. Les Américains n'ont plus guère à redouter les Anglais : la voie est frayée à leur indépendance.

1760 voit Bouquet impopulaire ; mais il a la reconnaissance de ses chefs. Il réussit à faire de Fort Pitt, la plus forte citadelle au-delà des Alleghanys. Seule, celle de *Montreal* résiste encore.

Alors Bouquet pénètre dans les terres. Il se fait pionnier. Parfois il reste 15 heures en selle, parvient à *Presqu'île*, nommé plus tard *Erié*, crée les premiers transports par bateaux entre *Niagara* et *Detroit*. Mais les Indiens anéantissent les cultures, entravent les constructions : ils sont hardis, obstinés, traîtres. Bouquet perd un temps énorme à se les concilier. Enfin une ville s'élève, et peu à peu les territoires français sont annexés à l'Angleterre : *Detroit*, *Cleveland*, *Montreal* ont capitulé.

Bouquet est rappelé à *Pittsburg* ; il fait un périlleux voyage de retour par la route Forbes dans la neige et la glace.

Bouquet passe à *Bedford*, où la garnison est malade, le fort en piteux état, en chemin pour *Pittsburg* où il traversera les 20 mois les plus pénibles de son existence, en route il est poursuivi par des bandes de loups. Son logement à Fort Pitt se compose de deux pièces, sans vitres, sauf dans celle qui lui sert de cabinet de travail et où sont étalées ses cartes. Son seul luxe est un service de table en argent. Dans des caisses sont des monnaies rares de toutes sortes, qui dénotent le numismate. Il a aussi un sceau à cacheter, une pendule, une boussole, et un automate musical qui répète toujours le même refrain.

Dans sa chambre à coucher, on voit un lit à ciel, couvert de peaux d'ours et de cerfs. Par terre sont des nattes tressées par les Delaware, contre les parois, des tapis indiens. Deux bahuts contiennent des soieries, de fines broderies, des uniformes, plusieurs perruques. Sur la table de chevet sont deux pistolets montés en argent. L'intérieur est sombre, et les vitres sont remplacées par du papier huilé.

Cet hiver-là Bouquet écrit un nombre incalculable de lettres, de huit à trente pages. En s'épanchant, sa solitude lui paraît moins lourde ; il a en outre à s'occuper de ses soldats, ravagés par les femmes et la boisson.

Avec le printemps il s'enfonce toujours plus dans les territoires indiens. Mais il a maille à partir avec eux, car la route est envahie d'une foule bigarrée de colons, de civils, de chasseurs, — en contradiction avec les termes du traité. Lutttes, cabales, inondations menacent Fort Pitt et d'autres forts doivent s'élever. Bouquet est tourmenté d'angoisses au sujet de sa fiancée jusqu'au moment où il apprend son mariage avec un Anglais. — Le choc pour lui fut désastreux. C'est un effondrement moral complet. Insomnies et souffrances le torturent. Son avenir lui est indifférent. Son élévation au grade de colonel (non plus « en Amérique ») le laisse froid. Il vend ses équipages. Il est atteint d'une terrible dépression nerveuse.

Cependant la guerre fait rage, un congé nécessaire à sa santé se fait attendre. Il est toujours inspecteur des forts, et colonel, quitte le Fort Pitt où il laisse une partie de son cœur. Il est remplacé par SIMÉON ECUYER, bon vivant, buveur, cruel, aimant le jeu et les femmes, l'exact opposé de Bouquet.

Les désertions se font toujours plus nombreuses. Les Peaux-Rouges se concertent en grand mystère et l'on sent que de graves événements se préparent.

(A suivre)

MARGUERITE RUSSILLON
